

## Prédication sur Matthieu 25/14-30 (Parabole des talents), Collégiale de Neuchâtel, 14 août 2011

### « La confiance, fondement de l'économie financière »

(Autres lectures bibliques : Deutéronome 23/20-21 ; 2 Corinthiens 9/6-12)

Chers Amis,

cet été, les journaux n'ont aucun mal à remplir leurs colonnes. Hélas, me direz-vous. Aucune trêve estivale, en tout cas, ne marque l'actualité internationale. Ces derniers temps et depuis une bonne semaine tout particulièrement, l'évolution des marchés financiers nous tient en haleine. La faiblesse de l'euro ne cesse de causer de grands soucis. Et voilà qu'en outre la fragilité de la première puissance économique mondiale apparaît au grand jour. Les Etats-Unis sont malades de leur dette publique, depuis longtemps déjà, mais désormais le tabou est brisé. La fiabilité du plus grand débiteur du monde est ouvertement mise en doute. Face à de si nombreuses incertitudes, la frilosité se répand parmi les acteurs économiques. Les bourses enregistrent des pertes inquiétantes. Sommes-nous au bord d'une récession économique généralisée ?

Attention, cependant. Ne trompons-nous pas totalement de sujet ? N'est-il pas déplacé d'étaler devant une assemblée chrétienne les préoccupations macroéconomiques plutôt abstraites pour l'instant de celles et de ceux qui continuent de pouvoir choisir entre des centaines de variétés de fromage ? Alors que des centaines de millions d'êtres humains en Afrique orientale souffrent de l'une des pires famines ayant jamais frappé cette région du monde ? Alors que des émeutes sanglantes éclatent dans les quartiers pauvres de Grande-Bretagne et placent nos sociétés aisées devant un échec d'intégration sociale tout comme les attentats meurtriers en Norvège mettent cruellement en évidence des échecs d'intégration culturelle ?

Le maître de la maison est parti en voyage, nous dit la parabole des talents. Cette parabole appartient à un ensemble de paraboles de Jésus, qui nous parlent de la gestion de biens confiés. Elle appartient en même temps à un ensemble de paraboles destinées à nous appeler à la vigilance et à la responsabilité active dans un *entretemps* marqué par le départ du maître et l'attente de son retour. La communauté chrétienne vit dans un entretemps. C'est de cet entretemps caractéristique de l'existence chrétienne que je voudrais vous parler d'abord. Dieu est venu et il a fait surgir l'univers. Dieu a créé le monde comme une maison pleine de trésors. Dieu a conclu son alliance avec son peuple humilié et l'a accompagné sur la route de la liberté. Dieu s'est fait homme en Jésus-Christ. Il a partagé notre existence humaine jusque dans la souffrance et la mort. Par la résurrection de Jésus-Christ, Dieu a manifesté la puissance de la vie. La vie en Dieu est plus forte que la mort. Dieu n'est pas dans les brumes éloignées de l'imagination, il est déjà venu. Mais il nous faut dire avec la même conviction : Dieu viendra. Jésus est venu et Jésus viendra. Le tout dernier chapitre de la bible se termine sur la promesse du Christ : « Oui, je viens bientôt » (Apoc. 22/20). Et à la manière des célébrations de l'Eglise primitive, cette promesse est suivie de l'exclamation de l'assemblée tout entière : « Amen, viens Seigneur Jésus. »

Nous ne savons pas comment cette promesse se réalisera. Mais nous savons que nous vivons dans l'attente de Celui qui veut faire toutes choses nouvelles. Nous vivons dans un entretemps marqué du « déjà » de la présence du Christ et du « pas encore » de son retour à venir. La tension de cet entretemps confère à notre existence chrétienne son dynamisme particulier et à la parole de l'Eglise

sa valeur unique. Nous sommes des êtres portés par un Dieu qui s'est déjà manifesté dans la création et dans l'histoire - et en même temps des êtres tendus vers l'avant. Notre avenir est radicalement ouvert sur la venue du Christ – et il n'y a que l'Église qui peut et qui sait le dire. Dans la force de cette promesse nous disons *non à tous les fatalismes* : non, le monde ne va pas fatalement vers le pire. Non, nous ne sommes pas les spectateurs impuissants d'une histoire s'abîmant dans toutes les catastrophes imaginables, économique, politique ou écologique. Avec la même verve nous dirons : *non, aucun des systèmes présents ne peut prétendre à représenter la fin de l'histoire*. Car le Seigneur vient, et avec lui vient toujours la nouveauté, la force de l'imagination, l'impact de la Parole vraie, la protestation de la vie, de la justice et de l'amour, le miracle de l'entraide, le dépassement des cercles vicieux et des crises paralysantes. *L'entretemps que nous vivons est le temps de l'initiative dans l'attente de notre Dieu qui est un Dieu à venir*.

Mais voilà, nous dit Jésus dans la parabole des talents, en attendant le Maître est parti en voyage. Il s'est absenté. Et il a confié ses biens à ses trois serviteurs. Les talents dont il est question représentent, dans le monde antique, une unité monétaire – d'une valeur impressionnante d'ailleurs. Un talent représente à peu près dix-sept années de travail d'un mercenaire. En exagérant un peu on traduira néanmoins la tendance de la parabole en disant que le premier serviteur a reçu 5 millions de francs, le second 2 millions, le troisième enfin un million de francs. Il y a de quoi faire avec des sommes pareilles ! Car même celui qui a reçu le moins dispose encore d'une fortune considérable. La parabole nous dépeint un maître généreux, un Dieu plein de confiance. Et c'est là le deuxième élément que je voudrais tirer de cette parabole, à savoir *l'importance décisive de la confiance*. Le maître fait confiance à ses serviteurs sans pour autant les traiter pareils ; connaissant leur capacité – comme le dit le texte – il remet une somme plus importante à l'un plutôt qu'à l'autre. Décidément, un égalitarisme rigide ne trouvera pas de quoi se nourrir dans cette parabole, les différences de traitement existent mais elles n'ont rien d'excessif ni de scandaleux.

La différence essentielle apparaît bien plutôt dans le comportement des serviteurs. Le maître leur fait confiance – mais eux aussi, sauront-ils agir avec confiance ? On le dirait pour le premier et le deuxième serviteur – mais ils réussissent tellement bien que la parabole ne leur accorde que peu d'attention. Chacun fait valoir son argent et emporte le double de la mise : le premier serviteur gagne cinq talents supplémentaires, le deuxième deux. Comment font-ils ? Le texte n'en dit rien. Le verbe utilisé en grec suggère cependant une activité commerciale : à cette époque antique, « faire travailler son argent » implique un investissement dans l'économie réelle et non pas, comme de nos jours, la spéculation financière. On peut donc imaginer que le premier serviteur ait acheté du pourpre, par exemple, et qu'il ait fait du bénéfice en proposant à des notables de magnifiques habits teintés ; quant au deuxième, supposons qu'il ait acheté un domaine pour vendre à profit le vin et l'huile d'olive de ses terres. Le texte, il est vrai, ne donne aucun détail de ce genre ! Les serviteurs « bons et fidèles » intéressent assez peu, en fin de compte, et c'est peut-être aussi une leçon à tirer de cette parabole : ceux qui réussissent n'ont pas besoin que l'on détaille le récit de leurs prouesses et que l'on vante leur mérite car ce qu'ils ont et ce qu'ils ont fait fructifier n'est finalement qu'un bien reçu, confié à leur bonne gestion. Ce que l'on possède, on l'a reçu – voilà une certitude fondamentale de la vie chrétienne, et ce n'est pas par hasard que l'éthique calvinienne soit une *éthique de la reconnaissance* : parce que nous avons reçu de la part de notre Dieu des biens en abondance nous les utiliserons pour l'honneur de Dieu et pour le bien de notre prochain. Nos talents au sens contemporain, courant, du terme sont de cet ordre : un don reçu et qu'il nous appartient à développer en vue de la gloire du Créateur et de l'épanouissement de la créature.

Or, c'est le troisième serviteur qui nous intrigue, celui qui échoue. Il échoue parce qu'il n'a pas confiance en son Maître. « Seigneur, dit-il, je savais que tu es un homme dur, qui moissonnes où tu n'as pas semé et qui récoltes où tu n'as pas dispersé de graines. » Ce serviteur est paralysé par la vision terrifiante qu'il a de son maître et sans doute aussi des risques de la vie. Il est incapable d'entreprendre. Non pas qu'il n'aurait rien reçu. Mais il est dépourvu de toute espérance quant au développement du don reçu. Il craint le jugement de son maître et cherche à s'y dérober. Il ne peut pas reconnaître dans le talent confié un don enrichissant. Il n'y voit qu'embarras et encombrement. La perspective du retour de son maître le tourmente. « J'ai eu peur, dit-il, et je suis allé cacher ton talent dans la terre, voici : prends ce qui est à toi. » Ce qui fait échouer ce serviteur c'est son refus de la confiance, voir même de la relation avec son maître. Le talent caché dans la terre est le symbole du refus de placer sa vie et ses dons dans la relation avec le maître. Et le symbole du refus de cette confiance libératrice qui permet d'entreprendre et de réussir.

Les banquiers, à vrai dire, sont dépeints dans la parabole sous des traits peu flatteurs. « Serviteur mauvais et paresseux, dit le maître, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, et que je récolte où je n'ai pas répandu de graines ; il te fallait donc placer mon argent chez les banquiers, et à mon retour j'aurais retiré ce qui est à moi avec un intérêt. » Le texte de la parabole reproche aux banquiers de faire croître le capital initial grâce à des revenus sans travail : on récolte sans avoir semé. En cela, la parabole reflète certainement une vision datée de l'économie financière. Le prêt à intérêt était interdit dans l'Ancien Testament, du moins parmi les membres du peuple d'Israël comme nous le rappelle le texte du Deutéronome que nous avons entendu. A la suite de Thomas d'Aquin, Jean Calvin a partiellement rompu avec cette doctrine. Calvin a clairement distingué deux types de prêt : celui destiné à alimenter un projet économique et celui motivé par la détresse d'autrui. Prêter de l'argent à son concitoyen dans le besoin ne pouvait pas constituer, selon Calvin, une activité rémunératrice. Ce type de prêt devait être un prêt sans intérêt, motivé par la charité – ou par la solidarité pour prendre un terme plus proche de notre langage actuel. En revanche, Calvin concevait parfaitement un prêt à intérêt légitime lorsque le capital avancé de la sorte permettait de lancer un projet économique profitable. Dans ce cas, l'intérêt représente la contre-valeur du gain de temps que le capital immédiatement disponible offre au débiteur. Cela dit, le taux d'intérêt ne devait pas dépasser un seuil relativement bas (de l'ordre de 5 ou 6 % dans l'éthique calvinienne). En autorisant le prêt à intérêt, Calvin a stimulé sans aucun doute, l'économie financière et l'économie tout court dans la République genevoise de son époque et des siècles suivants. Cela dit, il est néanmoins remarquable et même essentiel, théologiquement parlant, d'observer les conditions-cadres d'ordre social dont il a assorti sa position.

Que faut-il conclure de tout cela pour notre situation actuelle de crises financières et de menace de crise économique ? Tout d'abord, la confiance est le fondement même de toute économie financière. La confiance représente un capital qui ne figure explicitement dans aucun bilan mais dont l'absence détruit tout bilan financier. La confiance est créatrice : elle suscite la confiance en retour. Les crises financières sont des crises de confiance. Pour les surmonter il faut rétablir la confiance. Rien d'autre n'y fait. Cela explique un certain nombre de contraintes. Lorsque l'endettement d'un Etat dépasse les recettes de son budget annuel, le doute s'installe immanquablement quant à la capacité de cet Etat de rembourser sa dette. Il y a donc une limite supérieure à l'endettement que certains Etats ont ignorée à la légère. Cela explique aussi l'importance d'un jeu politique harmonieux et constructif. La réputation des Etats-Unis en la matière a grandement souffert des blocages mesquins que le parti gouvernemental et l'opposition ont mis en scène dans ce domaine. Et cela souligne la nécessité de

conditions-cadres appropriées des transactions financières internationales. Il n'est pas admissible que des frontières étatiques soient perméables pour transférer des fonds mais imperméables dès qu'il s'agit de prélever des impôts sur ces fonds. Pour cette raison, la Suisse a bien fait de participer, tardivement sans doute mais de façon constructive, à la lutte internationale contre l'évasion fiscale.

Instances éthiques, les Eglises ont à rappeler aussi que la propriété n'est pas un but en soi. La propriété implique des devoirs. Elle est subordonnée à l'équité sociale. Les œuvres d'entraide de nos Eglises, *Pain pour le prochain* en particulier, protestent à juste titre contre la hausse des prix de denrées alimentaires provoquées par des investissements spéculatifs. C'est l'un des domaines où d'un point de vue chrétien l'économie réelle doit primer sur l'économie financière. Les denrées alimentaires sont tout d'abord, et essentiellement, des moyens d'exister, « *Lebensmittel* » au sens fort de ce terme, avant de représenter des investissements spéculatifs.

L'éthique des marchés financiers est un domaine complexe. Elle ne peut pas être dérivée d'un texte biblique dont le contexte et la visée sont différents. Néanmoins les Eglises ont leur mot à dire dans ce domaine. La Fédération des Eglises protestantes de Suisse l'a fait d'ailleurs l'an dernier dans une publication intitulée « Des règles honnêtes pour une économie équitable. Un point de vue protestant sur les récentes crises financières et économiques ». <sup>1</sup> Des Eglises héritières de Calvin n'ont pas à se dérober en matière économique sous prétexte de diviser l'opinion. Elles n'ont pas à se cacher non plus sous prétexte de manquer de compétence. Leur compétence est celle de ces serviteurs appelés à bien gérer les biens confiés aux humains en l'absence du maître. Et, Dieu merci, les Eglises de notre pays recrutent encore un nombre suffisant de collaboratrices et de collaborateurs et de membres actifs parfaitement formés pour se faire une idée fondée des réalités économiques. Cependant, la compétence la plus précieuse des Eglises est leur certitude que le Maître reviendra. Nous savons qu'un seul est notre maître et que nous sommes tous sœurs et frères. Nous avons entendu que nous faisons à Lui, au Maître, ce que nous faisons au plus petit de nos frères. Que la justice existe. Et que la vérité de l'histoire éclatera.

Dans cet été tourmenté par l'actualité internationale je vous souhaite et je souhaite à nous tous la sérénité de la foi, la solidarité de l'amour et la clairvoyance de l'espérance. Qu'il nous soit donné ainsi d'entrer dans *la joie* de notre Maître. C'est là une expression superbe que nous trouvons dans la parabole : « Entre dans la joie de ton Maître ! » Que cette joie, profonde, fondamentale, ne nous quitte plus.

Amen.

Otto SCHAEFER, pasteur et biologiste  
Chargé de théologie et d'éthique  
Fédération des Eglises protestantes de Suisse FEPS  
Sulgenauweg 26  
3000 Berne 23  
031/370 25 54  
otto.schaefer@sek-feps.ch

---

<sup>1</sup> A télécharger ou à commander sur le site [www.sek-feps.ch](http://www.sek-feps.ch).